

ALAIN LAMBOLEY



Alain Lamboley naît le 15 décembre 1956 à Casablanca au Maroc. Pendant sa jeunesse, il vit quelques années en Nouvelle Calédonie avec ses parents. Durant son adolescence, il dessine et joue de plusieurs instruments, guitare, flûte, dulcimer et psaltérion (instruments à cordes médiévaux).

Il fait ses études à l'École Normale de Dijon et obtient un diplôme d'instituteur. Son premier contact avec la terre se fait avec Monsieur Trahard qui lui fait découvrir les tours de potier. Il enseigne à l'école française une quinzaine d'années au Koweït, Maroc et en Allemagne. De retour en France, il est directeur dans des écoles dijonnaises ainsi qu'à Talant et délégué USEP pendant 6 ans.

Sa fille naît à Casablanca et son fils à Donaueschingen en Allemagne. De retour en France, Gilberte David lui fait rencontrer Michèle Bergey, sculptrice, avec qui il réalise ses premières sculptures. Il travaille par la suite pendant une dizaine d'années sous la bienveillance de Thomas Dubief, artiste plasticien dijonnais. En parallèle de son travail avec lui, il est directeur de l'école Darcy de Dijon avant de décéder le 19 août 2014 à Daix

Traversant le silence, du plus profond des entrailles humaines, un cri s'élève.
Mais est-ce bien un homme qui crie ?

A travers ses sculptures, Alain Lamboley explore les voies (et les voix) de l'humanité, de ses origines à sa condition la plus contemporaine.

Un cri s'élève. Etirées, déformées, les bouches revendiquent l'existence muette mais bel et bien réelle de l'âme des statues. Car oui, les statues vivent, s'aiment, pleurent, elles meurent aussi. Comme nous, les statues ont besoin d'être vues, d'échanger des regards, d'être reconnues par l'Autre pour ne pas être oubliées et reléguées au simple rang d'objet de décoration.
Qui n'est jamais tombé amoureux d'une statue ?

Pour l'artiste, celui qui détermine les formes de la statue à force de caresses, une statue réussie est une statue qui vit. Quand il donne un corps à cette petite âme, ce qu'ils souhaite avant tout c'est que celle-ci puisse grandir et évoluer au cours de rencontres avec un public, au cours d'échanges de personne à personne. C'est pour cela qu'il nous faut considérer les statues comme nos semblables, et écouter attentivement ce qu'elles ont à nous dire.

Chaque statue a sa propre peau, celles d'Alain Lamboley sont tantôt rugueuses, tantôt douces, selon la terre dont elles sont issues. Quel malheur de ne pas pouvoir ne serait-ce que les effleurer !

De pouvoir sentir la terre chamottée avec son grain rugueux, ses aspérités qui rappellent le sol fécond de l'Afrique dont l'artiste semble s'inspirer. On aimerait aussi pouvoir toucher les émaux de ses Raku, une technique de tradition japonaise qui les enrobe d'une peau douce et craquelée. Comme des veines, ces craquelures viennent irriguer les visages et donner vie à leurs expressions.

Si l'on tend bien l'oreille, c'est un vrai concert : du gémissement mi-humain mi-animal à la chorale, en passant par le chant puissant des supporters, sans oublier évidemment les mots tendres murmurés dans l'étreinte des amants.

Lia

MARIALINE



Marialine est née en 1948 au Creusot, où le jeudi, entre 10 et 13 ans, elle pratique la danse. Elle dit aujourd'hui que cela lui aurait inspiré quelques dessins de chaussons. En terminale elle participe au spectacle théâtral du lycée, et elle rate volontairement son bac pour ne pas aller en fac.

Elle suit un temps les cours d'Antoine Bourseiller à Aix-en-Provence puis elle monte à Paris à l'automne 1968 pour rejoindre une communauté cosmopolite de jeunes cinéastes dont elle devient l'une des égéries. Elle s'inscrit aux cours d'art dramatique de Tania Balachova.

En 1972 elle délaisse le métier de comédienne pour aller vivre à Ibiza où elle élève sa fille, revenant parfois à Paris pour jouer dans les films de ses amis et quelques autres. Sur l'île des hippies, elle fabrique des vêtements en peau de daim, monte des thèmes astrologiques, et donne naissance à un garçon.

Elle revient vivre au Creusot avec ses enfants en 1978, et travaille comme secrétaire dans diverses entreprises. Elle entame une œuvre de plasticienne à la fin des années 80, en faisant d'abord des petits dessins à l'encre de Chine, non figuratifs et très fin, puis des grandes peintures qui seront exposées au Creusot en octobre 1991.

Entretemps, sa fille perd la vie dans un accident de la route, en septembre 1990. Elle n'a pas 19 ans. Le choc est si violent pour Marialine et la douleur si difficile à surmonter qu'elle s'évade parfois dans des délires qui la conduisent en 1995 à faire un bref séjour dans un hôpital psychiatrique.

Au printemps 1996 elle part aux Etats Unis, où elle est accueillie chez son amie américaine rencontrée à Ibiza. Elle voyage, donne des cours particuliers de français, fait des ménages, et fabrique de fameuses tartes aux poires. Malheureusement la maladie progresse et elle doit rentrer en France, et malgré l'attention bienveillante de sa sœur elle est de nouveau hospitalisée en 2000.

Quand dans son appartement du Creusot elle recommence à dessiner elle a 69 ans. Ce travail régulier et intense produit une centaine d'œuvres. Il s'interrompt pendant la canicule de 2019 quand ses délires hallucinatoires lui imposent un nouvel internement, dans des lieux et des conditions où elle ne peut plus dessiner. Elle en sort pendant le confinement de 2020 pour s'installer dans un EHPAD où elle vit désormais et où elle reprend son travail avec plaisir et détermination.

Ce sont près de 2500 petits dessins de 9 cm de côté que Marialine a réalisés en 3 ans, et qu'elle a minutieusement réunis en carrés de 16 éléments (parfois 9), selon une construction esthétique et mystérieuse qui donne un nouveau sens aux contenus hétéroclites des dessins individuels. Et comme dans une mise en abyme, l'ensemble des œuvres quand elles sont exposées offre à son tour une vision reconstituée et fascinante du monde brisé de Marialine.

Philippe DODET

GUY CHAMBRET



Guy Chambret naît à Dijon, en 1935, et passe son enfance avec sa famille dans une maison du quartier Montchapet. Fils unique, il commence à pratiquer l'harmonica dès l'âge de 7 ans. Plus tard, ses parents l'autorisent à jouer dans plusieurs troupes artistiques, les samedis et dimanches. Il fait la première partie d'Annie Cordy, lors d'un spectacle à Paris, et sort même un 45 tours sous son nom de scène : « Guy Bréchan ».

Chambret rentre à l'école des Beaux-arts de Dijon en 1953, grâce à une bourse d'étude. En 1959, à l'âge de 24 ans, il est toujours à charge de ses parents, sans argent et sans travail, et pense renoncer à devenir peintre. Son père est un ouvrier, digne d'un roman de Zola, qui débute sa carrière en tant que mitron, puis travaille 10 ans dans une scierie et 30 ans comme buandier à l'Hôpital de Dijon. Ses parents, étrangers au monde de l'art, ne comprennent pas son désir de devenir peintre. Ils décèdent en 1969 et 1970. Guy Chambret n'aura jamais d'enfant et ne se sera jamais marié. Il choisit sa mort en 2004.

Tout au long de sa vie, Guy Chambret exerce de nombreux métiers : soldat, berger, imprimeur, graveur sur bois, plastique et zinc, étalagiste, barman, employé de teinturerie ... mais continue la peinture et produit de nombreuses toiles dans son atelier. Il est sujet à des crises mystiques et de culpabilité ; il sera interné, à de nombreuses reprises, à la Chartreuse, où se tient cette exposition qui lui est en partie consacrée.

C'est en 1972 qu'il fait sa première exposition, à Dijon, et que ses tableaux commencent à attirer l'attention. Il exposera 12 fois en 24 ans à la galerie Vauban. La plupart des tableaux présents dans l'appentis de la maison de son enfance dataient des années 60-70 : tableaux souvenirs de la guerre d'Algérie, de la vie de ses parents et des paysages de son quartier en train de s'urbaniser.

Malgré le caractère complexe de la composition de certains de ses tableaux et ses qualités académiques de dessinateur, Guy Chambret a été classé dans les peintres naïfs. Coloriste, il commence par le dessin sur la toile de lin, posée très bas devant lui. Il est réalisé au fusain ou parfois au pastel sec, d'après des croquis faits « sur le motif » ou imaginaires. Il s'agit le plus souvent de portraits, de couples d'amoureux, de scènes d'atelier ou de cirque mais le peintre a touché à tous les genres, paysages et natures mortes par exemple. Le dessin fini, très précis mais peu appuyé, est fixé à la bombe/laque et c'en est fini pour la première phase du travail. La toile est mise de côté et attend, avec d'autres, l'étape suivante, quelques jours plus tard. Guy Chambret travaille plusieurs toiles à la fois (16 ou plus...), passant de l'une à l'autre avec une grande rigueur.

Il peint ensuite lentement, touche après touche, ligne après ligne, et ne revient que très rarement sur ce qu'il a fait. Les couleurs sont pures, avec très peu de mélanges, pas de glacis, peu de « fondus », des tons posés les uns à côté des autres, ou les uns par-dessus les autres, sans jamais se salir en se mélangeant.

Guy Chambret finit ensuite le dessin par les cernes, c'est-à-dire des contours, car tout était « entouré » : personnages, animaux, natures mortes, maisons, chemins..., tout sauf les feuilles des arbres et les fleurs quand elles étaient petites. Il n'utilise pour les cernes que le bleu de Prusse, sauf pour cerner du bleu de Prusse. Cette peinture si libre, non conventionnelle, arbitraire en tout, est en réalité le résultat d'un cérémonial quasi-maniaque, qu'il ne change jamais. Il attend ensuite au minimum 4 mois avant de vernir les tableaux à la bombe, vernis toujours satiné. Chambret a également réalisé de nombreux monotypes, genre trop souvent ignoré; dans lequel il excellait.

Georges MARTINEZ